

On aime...
 * bien
 ** beaucoup
 *** passionnément
 **** à la folie
 ○ On n'aime pas du tout



leslivres

LE SOIR

Lire, le magazine littéraire français fête ses 40 ans avec un numéro spécial. Avec Pivot, Assouline, Busnel, Serres, 40 écrivains et 40 livres. © D.R.

l'oblique



JEAN-CLAUDE VANTROYEN

L'IMAGINAIRE MÈNE LA LITTÉRATURE DEPUIS GILGAMESH

Les festivals littéraires peuvent changer une ville. Saint-Malo est devenue la cité des Etonnants Voyageurs. Comme Vincennes est lié à America, Nantes aux Utopiales, Bruxelles à Passa Porta, Namur à l'Intime Festival, Mons aux Trolls & Légendes, Montreuil à la littérature jeunesse, Metz à l'association journalisme et littérature, Lyon au polar... Et Epinal aux Imaginales. Pour la ville de l'imagerie, rien de plus normal que de s'associer à ces littératures de l'imaginaire, qui sont notre merveilleux d'aujourd'hui, comme les images d'Epinal reflètent le merveilleux d'hier.

La science-fiction, la fantasy, le fantastique sont au rendez-vous d'Epinal. Des affiches pleines d'elfes, de dragons, de cités utopiques ou dystopiques ornaient les murs de la ville, le week-end dernier. Le long de la Moselle, dans le parc qui accueille le festival, de drôles de citoyens se baladaient, le tricorne sur la tête, l'épée aux côtés, les oreilles pointues, les tatouages runiques sur le cou. Le merveilleux est partout. Vous me direz : qu'est-ce que c'est que cette ville qui s'identifie aux ovnis, aux lutins et aux vampires ? Je vous répondrai qu'elle a raison. Que, pour trouver sa personnalité dans l'inflation des salons et festivals littéraires, il faut focaliser. Et l'imaginaire a des lettres de noblesse : depuis l'épopée de Gilgamesh, au XVIII^e siècle avant notre ère, c'est l'imaginaire qui mène la littérature.

l'agenda Bertrand Belin



est chanteur mais aussi écrivain. Il parle de son premier roman, *Requin* (POL) et en lit des extraits à Passa Porta, Bruxelles, le jeudi 11 à 20 h. Michel Lambert, Nathalie Skowronek et Jean-Pol Heccq sont à La Licorne, chaussée d'Alsemberg, à Uccle pour parler de *Quand nous reverrons-nous ?*, *La Shoah de Monsieur Durant* et *Georges et les dragons*. Le mardi 9 à 18 h 30. Rodolphe de Borchgrave a écrit un essai sur les langages de la foi, *De Veritate* (L'Harmattan). Il en parle le mardi 9 à 18 h chez Tropismes, Bruxelles. Frank Thilliez présente *Pandemia* le mercredi 10 juin chez Filigranes, à Bruxelles. **Marché de la poésie** très belge à Paris, place St-Sulpice, du 10 au 14 juin. Avec William Cliff, Véronique Daine, Serge Delaive, Guy Goffette, Corinne Hoex, Werner Lambersy, Carl Norac, Colette Nys-Mazure, Anne Penders, Pierre-Yves Soucy, Vincent Tholomé, Jean-Pierre Verheggen. Infos : poesie.evous.fr

« Un bon livre ne juge pas, il questionne »

Le Serbe Aleksandar Gatalica a écrit le roman tourbillonnant, puissant et multiple de 14-18



roman

A la guerre comme à la guerre

ALEKSANDAR GATALICA

Traduit du serbe par Arthur et Harita Wybrands Belfond

535 p., 22,50 €, e-book 15,99 €

ENTRETIEN

O n est à Sarajevo, le soir du 28 juin 1914, avec Mehmed Graho, le médecin légiste qui va pratiquer l'autopsie des corps de l'archiduc François-Ferdinand, héritier de l'Empire austro-hongrois, et de son épouse la duchesse de Hohenberg, assassinés par un anarchiste serbe. On est aussi avec le journaliste hongrois Tibor Veres, avec le ténor allemand Hans Dieter Huis, avec le poète français Jean Cocteau, avec les Russes Sergueï et Liza Cestuhin, avec Giorgio De Chirico, Guillaume Apollinaire, Fritz Krupp, Radojica Tatic, Tibor Nemet, Kiki de Montparnasse, Edwin MacDermot, Manfred von Richthofen, Mehmed Yildiz, et Adolf Hitler, caporal du 16^e régiment d'infanterie bavarois...

Aleksandar Gatalica a ainsi convoqué quelque 80 personnages, des réels et des fictionnels, pour sa grande fresque de la Grande Guerre. Et il les place partout. Dans tous les pays belligérants, de la Serbie au Royaume-Uni, de la Russie à la France, de l'Autriche-Hongrie à la Turquie, de l'Allemagne à l'Italie. Dans une folle ronde qui transcende les frontières géographiques et les frontières de genres, passant de l'histoire au fantastique, du documentaire à la poésie, l'auteur entraîne follement le lecteur à accepter sinon à comprendre tous les points de vue. Nous avons déjà parlé dans ces pages de cet ovni littéraire. Nous avons eu l'occasion de rencontrer Aleksandar Gatalica au festival Etonnants Voyageurs de Saint-Malo. Pas étonnant qu'il y fut invité : l'auteur mêle les mille voix tissées du monde, comme le fait le festival lui-même.

Pourquoi cette quantité de personnages ?

Il s'agissait pour moi de représenter toute une époque. Et vous ne pouvez le faire avec trois ou quatre personnages. J'ai donc mis en scène de nombreuses personnes, de différents pays, de différentes cultures et aux différents espoirs dans le XX^e siècle. Mais dans la même tragédie, celle de la guerre.

Dans une même page, parfois, vous passez de l'Allemagne à la Serbie et de l'Autriche à la France. Ça n'a pas dû être aisé.

En effet, mais je m'y étais préparé. Il n'empêche qu'en cours d'écriture, je me suis dit : mais pourquoi est-ce que je m'impose ça ? J'avais l'impression d'avoir une machine à laver devant moi, qui n'arrête pas de tourner. Beaucoup de mes personnages voulaient quitter le roman et j'avais des difficultés à les faire revenir. Et puis je me demandais : qui va lire ça ? Qui va entreprendre ce voyage avec moi, sans suivre un héros, comme le font d'habitude les lecteurs ? Mais l'écrivain doit écrire le livre qu'il veut, pas le livre que le lecteur attend. Il doit penser à son livre, pas à son lecteur. Et j'ai été fort surpris de voir le succès de ce livre en Serbie. On en a vendu 40.000 exemplaires dans un pays de 7,5 millions d'habitants. Je suis quasi devenu un héros. On m'arrêtait dans la rue pour me féliciter.

A quoi attribuez-vous ce succès ?

Il y a deux raisons, je crois. D'abord mon... euh !... talent de donner de la vie à mes personnages : tous sont plein d'émotions, d'envie de survivre, d'espoirs. Et puis je ne



juge pas, ni les Autrichiens, ni les Allemands, ni personne. Je compatis avec chaque soldat. Les situations sont différentes partout mais c'est la même tragédie. Un bon livre ne juge pas d'ailleurs. Il pose des questions, il ne répond pas. Le bon bouquin, et c'est vrai depuis l'épopée de Gilgamesh, s'adresse à un lecteur intelligent, qui peut chercher lui-même les réponses.

Vous avez osé utiliser de vrais protagonistes.

C'était difficile et un peu dangereux. Mais j'aime ramener ces figures historiques à la vie. Ce que vous lisez à leur propos d'habitude ne fait apparaître qu'une suite de faits. L'écrivain, lui, peut leur permettre de vivre, de penser, de sentir, de rire. Mais j'ai, avec eux, la même approche qu'avec mes personnages imaginaires. D'ailleurs, chaque personnage historique introduit dans un roman devient un personnage romanesque.

Les éléments fantastiques que vous introduisez - cadavres qui parlent, les rêves - sont-ils la voix des dieux dans la tête des êtres humains ?

Peut-être. La fantaisie est la pierre d'angle de la littérature, depuis le début. Si vous voulez vous différencier de l'histoire, utilisez la fantaisie.

Votre livre est-il une métaphore du monde d'aujourd'hui ?

Je crois que oui. Avons-nous appris quelque chose de 14-18 ? Je réponds non. Pas seulement à cause de 40-45, mais à cause de toute l'histoire du XX^e siècle et du début du XXI^e. C'est une métaphore de l'Europe d'aujourd'hui. On sent qu'on doit faire autre chose de cette Europe. Je ne suis pas eurosceptique, mais je crois qu'il y a encore du chemin à parcourir. Mais je suis optimiste.

Votre connaissance des grandes tragédies grecques vous a-t-elle aidé ?

Beaucoup. Euripide est mon père. Ce fut le premier écrivain moderne. Il était roman-

L'attentat de Sarajevo à la une du « Petit Journal ». Aleksandar Gatalica convoque 80 personnages, aussi bien réels que fictifs, pour faire comprendre tous les points de vue sur le conflit. © D. RET MISHA OBRADOVIC.

tique, c'était le maître du suspense, de la narration et de la présentation des personnages. J'aime Sophocle, mais il est plutôt le Shakespeare de l'Antiquité, peut-être le meilleur écrivain après Homère. Mais Euripide est ma tasse de thé.

Propos recueillis par JEAN-CLAUDE VANTROYEN à Saint-Malo

Aleksandar Gatalica

Il est né en 1964 à Belgrade. Il est écrivain, critique musical, auteur de plusieurs ouvrages sur la musique, journaliste littéraire, producteur à la radio nationale serbe, directeur de la Fondation de la Bibliothèque nationale de Serbie. Il a traduit de nombreux classiques grecs dont Euripide et Sophocle. Il est l'auteur de cinq romans. « A la guerre comme à la guerre » est le premier traduit en français.

Aleksandar Gatalica

Acteur majeur de la scène littéraire serbe, l'écrivain est aussi un amoureux de la musique. C'est pourquoi son premier roman traduit en français, « A la guerre comme à la guerre ! », a tout d'un grand poème symphonique

L'homme-orchestre

FLORENCE MOUVILLI?

BELGRADE

Cela commence comme un quiproquo. Bien sûr qu'Aleksandar Gatalica est partant pour déjeuner... mais où, dans quelle taverne... point d'interrogation... l' n répète sa question comme si c'était une affirmation. Et finit par expliquer qu'il existe dans le vieux Belgrade un restaurant fameux qui porte ce nom: *Znakptatija*, c'est-à-dire, en serbe, « point d'interrogation ». « C'est le plus vieux de la ville. A l'origine, le propriétaire voulait l'appeler *Taverne de la cathédrale*. Mais l'Eglise a refusé: *terrestres ou spirituelles, on ne mélange pas les nourritures*. Alors, le restaurateur l'a appelé comme ça. Point d'interrogation... Au début, l'interrogation n'était pas si dure ! »

Znakptanja, cela va bien à Aleksandar Gatalica. Pour lui un bon livre « c'est-à-dire va livre que vous ne laissez pas derrière vous dans une chambre d'hôte ou un ouvrage qui vous marque parce qu'il vous approche de vous-même... », tout bon livre, donc, en est forcément rempli. « C'est important. Aujourd'hui, vous tapez une requête sur Internet et vous obtenez 500 réponses. Moi j'ai écrit un livre. Peut-être 500 000 mots au total... et je ne suis

« En Serbie, on pense encore que les écrivains sont un peu des prophètes »

pas sûr d'avoir trouvé le moindre début de réponse ! »

Après deux nouvelles parues dans des anthologies à l'Age d'homme, *A la guerre comme à la guerre* est le premier roman d'Aleksandar Gatalica traduit en français. « C'est un livre sur la mort de la Belle Époque et la première guerre mondiale, expliqué-t-il. A l'origine, il s'écrit

Parcours

1964 Aleksandar Gatalica naît à Belgrade.

Années 1980 Il étudie l'histoire et la littérature comparée.

Années 1990 Il traduit en serbe Eschyle, Sophocle et Euripide.

1990-2000 Il publie des œuvres de critique musicale.

2012 Prix NIN (le « Concours serbe ») du meilleur roman (*A la guerre comme à la guerre*)

sur de nombreuses interrogations. justement. Est-il vrai qu'en 1900 tout le monde s'attendait à ce que le XXI^e siècle soit glorieux? Est-il vrai qu'aucune génération n'était préparée à une guerre de cette ampleur? Est-il vrai qu'il y a des choses que l'on éviterait à l'avenir routes les autres?

Mais qu'en seulement une semaine et demie, toute l'organisation structurelle de l'Europe était déjà détruite? Est-ce vrai enfin que, dans ce conflit, les croyances ont emporté sur l'approche rationnelle?

À ces questions, les historiens ont certes des réponses. Mais ce que tente de faire Gatalica, c'est de montrer le tumulte de doutes, d'espoirs, d'incertitudes, de peurs, de rêves, d'illusions, de douleurs, de calculs, de désarrois, d'incompréhensions, de trahisons, d'incompétences, de tentatives de manipulation... qui agitent dans leur chair les acteurs de cette histoire. Et pour ce faire - pour ce faire sérieusement, en resti-

tuant toute la complexité et la subtilité du réel... il multiplie les points de vue. Celui d'un médecin légiste à Sarajevo d'abord - « Puisque tout commence dans les Balkans, même si on le sait bien, l'assassinat de François-Joseph par Princip était évidemment un prétexte... » - celui d'un commerçant d'épices orientales à Istanbul, celui du roi Pierre I^{er} de Serbie, à Salonique, celui du grand duc Alexandre III à Tsarkoïe Selo, celui de Léonie traversant l'Allemagne en train blindé, celui d'un criminologue revenu de Corfou, celui de Kiki à Montparnasse... Illustres inconnus ou illustres tout ouverts, on est en panoramique, avec une vue à 360 degrés ou presque. « Au total il y a près de cinquante personnages dans le livre, note Aleksandar Gatalica. Pourtant, nul n'est prépondérant. Je veux avant tout présenter la période. Le personnage principal, c'est l'époque ! »

Né en 1964 à Belgrade, Gatalica est l'un des auteurs majeurs de la Serbie contemporaine. Auteur de six romans et de recueils de nouvelles, traducteur du grec classique, il a d'abord été enseignant avant de devenir directeur artistique d'un théâtre belgradois, le Madlena Zepeter, puis journaliste et producteur à la radio serbe, ainsi que directeur de la Fondation de la bibliothèque nationale de Serbie. Son bagage, il est à la fois diplômé d'histoire et de littérature comparée - « Depuis l'épopée de Gilgamesh jusqu'à aujourd'hui, c'est ce que vous aimez, je crois, la littérature comparée » - et férù de psychologie, trois disciplines qu'il tresse avec bonheur. « J'ai toujours eu l'habitude de combiner et de comparer, dit-il. Cela apprend à voir. Sentir et penser différemment. »

Et comme si cela ne suffisait pas, Gatalica est aussi un mélomane passionné et passionnant. Déjeuner avec lui, c'est rencontrer successivement tous ces « moi » qui le composent. En enfournant ses *lestkovacki usci*, petits pavés de viande au paprika typiques de la gastronomie serbe, l'historien analyse l'importance de l'Empire ottoman dans l'organisation politique, la langue et même la cuisine de son pays. Puis l'écrivain prend le relais de la conversation. Pour dire son amour des grands auteurs allemands, Thomas Mann, Heinrich Mann, Erich Maria Remarque... de même que son



PHILIPPE MITSAS/OPM.E/IMAGE

Extrait

« Pour le médecin Mehmed Gallo, la Grande Guerre commença un jour de canicule, en juin, lorsqu'on finit Jonna sans plus d'explications qu'on apponera la morgue deux corps importants: Cepel dans, pour le docteur Gallo, vieillard voûté mais encore vigoureux... il, y avait pas à vrai dire de corps importants. Tous les cadavres qui arrivaient sous son scalpel étaient blancs comme la dre, la bouche désespérément ouverte, les yeux exorbités, le regard absent aux pupilles fixes d'éclaircissement à saisir le dernier rayon de lumière. Le plus souvent, on l'avait pas eu le temps ou l'auton sarion de leur fermer les paupières. Mais cela ne troublait pas le docteur Gallo. Depuis 1874, il revêtait sa blouse blanche, chaussait ses lunettes rondes... et faisait son travail dans la morgue de Sarajevo. »

À LA GUERRE COMME À LA GUERRE!, PAGE 13

à l'ère des symphonies, d'autres comme des fugues. Les thèmes reviennent et s'entremêlent avant la coda finale. Mais toujours selon une esthétique européenne. C'est-à-dire avec un début et une fin. C'est cela qui caractérise l'art de l'Europe depuis Homère. Voyez-vous, quand j'étais plus jeune, j'ai passé trois ans au Vietnam et en Inde. Il suffit d'assister à un concert de l'ensemble Ravi Shankar pour comprendre qu'en Asie, au contraire, l'art commence à partir de rien et ne finit jamais. »

Dans *A la guerre comme à la guerre*, on est dans un poème - ou plutôt un « lésastre - symphonique. Chemin faisant, de pupitre en pupitre, on suit le sanglant développement d'une effarante mélodie. Vents, cordes, bois, cuivres, elle passe d'un instrument à un autre, d'un coin à l'autre du... théâtre » des opérations, jusqu'à l'épouvantable coup de cymbale final, sorte de point d'orgue macabre de cette guerre: « Une pandémie due à un virus probablement parti de Chine et muté au Kansas, dans les polygones de formation des jeunes soldats américains avant leur départ pour la Grande Guerre », la grippe espagnole.

En sortant du restaurant, nous faisons quelques pas sur les pavés hérités de l'Empire ottoman, jusqu'aux ruines de la première Bibliothèque nationale, bombardée en 1941 et jamais reconstruite. « Pour servir de témoin » dans un pays où, au XXI^e siècle, aucune génération n'a échappé à la guerre. Lots des guerres de Yougoslavie (1991-1995) comme pendant celle du Kosovo (1998-1999), Gatalica, qui est aussi l'un des fondateurs du mouvement serbe pour l'Europe, travaillait dans une organisation non gouvernementale et « militait pour la paix ». « C'était une époque difficile, mais non dénuée de romantisme, car nous étions tous ensemble, *Inkalis* le refus de la guerre. »

« En Serbie, on pense encore que les écrivains sont un peu des prophètes », remarque Gatalica. Il commente la situation économique et politique actuelle telle qu'il la ressent. Si fragile et tendue, tant en Grèce voisine que dans tous les Balkans, il fait part de ses craintes. Si un nouveau conflit éclatait, sous une forme ou sous une autre, l'Europe, certes, elle s'en relèverait pas. Sera-t-il entendu l'*Znakptanja*. »

Une guerre « foutrement longue »

GAGÉONS QUE, si vous emportez ce roman en vacances, vous ne le lâchez plus. Austère, le thème de la première guerre mondiale ? Rebattu pour cause de romantisme ? Certainement pas lorsqu'il est revisité sur le tempo *allegro vivace* de l'écrivain serbe Aleksandar Gatalica, qui conjugue si parfaitement érudition, ampleur de vue, diversité des angles et art du détail qui fait mouche. Sans parler d'un sens de l'humour et d'une verve qui vous attrapent d'emblée.

Sous un titre hélas un peu quelconque, *A la guerre comme à la guerre* !, on trouvera, donnant vie à des arcs Cds de personnages et à des bataillons de témoins (« Mes yeux et mes oreilles dans la Grande Guerre »), une fresque qui, depuis les trois coups de feu tirés par un jeune homme sur le prince Jufrić et l'archiduchesse de florenberg » à l'étonnante description par Apollinaire de son propre « chemin vers la mort », se déploie

selon dix chapitres - un par année de cette guerre « foutrement longue », l'année des médecins légistes (1914), celle des commerçants (1915), celle du roi (1916), du tsar (1917), des criminologues (1918) - où le point de vue varie à chaque fois, ainsi que le pays d'où l'on raconte.

On comprend que Gatalica ait été - soit toujours - à la fois historien, écrivain et un peu prof. On est saisi par l'efficacité de ses constructions, la fluidité joyeuse de son écriture et, bien sûr, hélas, par la précision étrangement actuelle de son propos. Quand les réalités européennes que l'on croyait irrévocables se retournent sous vos yeux d'un jour à l'autre. La dilacération du bonheur. ■ F. L. N.

À LA GUERRE COMME À LA GUERRE ! (Vdiki rat), d'Aleksandar Gatalica, traduit du serbe par Arhitekt Harita Wybranek, Belfond, 570 p., 14,50 €

Mon, Nov 9, 2015

By using this website, you consent to our use of cookies. For more information on cookies see our [Cookie Policy](#). X

International Dublin Literary Award longlist announced

Impressive show for German language writers with 11 titles among 160 nominated



German writer Jenny Erpenbeck. Photograph: Andree/ullstein bild via Getty

Readers and book stores everywhere will be excited by the 160-title strong announcement of the 2016 long list for the [Dublin](#) International Literary Award. Now in its 21st year, though for the first time without the familiar IMPAC, the name is shorter but the long list is among the lengthiest in its already distinguished history.

An impressive number of 53 titles in translation have been nominated, fittingly for an award which had done so much to champion the range, diversity and flair of international fiction in translation.

Two previous winners, Norway's Per [Petterson](#) (2007) and the 2006 winner [Colm Toibin](#) are again nominated.

Toibin who is one of the seven Irish writers nominated has become one of the constants on award shortlists and his novel [Nora Webster](#) is likely to make the short list.

His literary world domination seems set to continue while another short list veteran, [Sebastian Barry](#) is represented this time by *The Temporary Gentleman*. Mary Costello's debut novel, *Academy Street*, bearing the Toibin period influence, is also nominated. Petterson has been nominated for *I Refuse*.

Many familiar titles feature including the winner of this year's Man [Booker Prize](#), Marlon James's *A Brief History of Seven Killings*.

A Man Booker long listed contender that failed to reach that short list, Laila Lalami's thrilling historical novel, *The Moor's Account*, has been nominated and it will be interesting to see how it fares.

In common with Tobin, [Ali Smith](#) invariably features on award shortlists and she is nominated for her 2014 Man Booker runner up *How to be both*. As is Neel Mukherjee's intriguing, if somewhat pompous, *The Lives of Others*. Ian McEwan's unconvincing foray into the mind and conscience of a female judge *The Children's Act*, is also nominated. Several outstanding, less high profile works that have yet to be fully acknowledged by award juries have been noted by keen-eyed library readers and are here nominated. The remarkable Canadian writer [Miriam Toews](#) has a dedicated following and *All My Puny Sorrows*, based on the suicide of a beloved sister, is deserving of the widest audience. It should make the short list.

Wonderful to see Brazilian writer Michel Laub's powerful and profound cross-generational story *Diary of the Fall*, translated by [Margaret Jull Costa](#) included. What begins with a schoolboy prank which ends in tragedy looks further back to a guilt rooted in survival.

Always contentious yet seldom able to catch a panel's favour is [Martin Amis](#). Nominated here for *The Zone of Interest*, an original and daring narrative which managed to impress many and irritate others.

Much the same could be written about Swiss writer Joel Dicker's block buster *Twin Peaks*-influenced thriller *The Truth About The Harry Quebert Affair*, translated from the French by [Sam Taylor](#).

The inclusion of Timur Vermes's *Look Who's Back*, translated by [Jamie Bulloch](#) a black comedy about the re-appearance of [Adolf Hitler](#) will either amuse or outrage or probably both.

The American challenge is gracefully led by the magisterial presence of Marilynne Robinson's *Lila*, which inexplicably failed to reach the Man Booker short list but should feature here.

The prize could, finally, witness the long over due emergence of [Richard Powers](#) nominated here for a dazzling puzzle, *Orfeo*.

Library readers are certainly aware of his genius. *Orfeo* is his 11th novel in a career which began as long ago as 1985 with *Three Farmers on Their Way to a Dance*. He has a cult following and *Orfeo* could well be his finest novel to date. There should be huge support for the Catalan writer Jaume Cabré (accent over 'e')'s ambitious masterwork *Confessions*, translated by [Mara Faye Lethem](#). *Confessions* spans history from the Inquisition to the Nazi death camps, as seen through the imagination of a man attempting to make sense of his life through memories which are distorted and insistent.

It is quite a journey which tests the senses, never mind logic, yet seldom falters although it is defiantly long. It would be a daring winner. Also taking risks if largely stylistic which don't always succeed yet this seems almost irrelevant such is the importance of the book is Serbian writer Aleksander Gatalica's *The Great War*.

This is an immensely important, layered narrative looking at the First World War from the Serbian viewpoint. A huge bestseller in the Balkans, Will Firth's translation is no less than heroic. The sheer weight of history and the author's ambition make this a demanding book yet it is also rewarding and insightful, a characteristic piece of bold publishing from the independent Istros press.

Yet even at first glance an obvious winner must be the German writer [Jenny Erpenbeck](#), previously nominated for Visitation, this time she towers over the field with the Independent Foreign Fiction Prize winning *The End of Days*, translated by [Susan Bernofsky](#) who has already been honoured for her brilliant translation of Erpenbeck's stern if beautiful prose, on a quick tot it seems I've only read 97 of the 160 books, but of them *The End of Days* about lives not lived is unforgettable, an inspired work.

Erpenbeck, the daughter of a philosopher, is a daunting original. Her fiction is brilliant, and metaphysical, it is lyrical and oddly confrontational. It is a form of philosophical speculation which also draws on the resonance of history.

It could well be the year of a German-language presence. Of the eleven nominated books translated from German, the Berlin-born Erpenbeck is joined by the outstanding [Judith Schalansky](#) whose second novel *The Giraffe's Neck* explores the hidden secret of a science teacher who has lived by the rules, not emotion. It is a very touching book, heartbreaking, eloquent and erudite yet also funny and rendered into subtle English by the always superb [Shaun Whiteside](#).

Munich-born [Daniel Kehlmann](#) is internationally established, his fifth novel, *Measuring the World* (2005; English translation 2007) has been translated into more than 40 languages.

Nominated for *F*, the story about a father and his damaged sons, Kehlmann could teach the overrated [Jonathan Franzen](#) a great deal about dysfunctional families.

F is a terrific yarn, very human and fully of empathy. It would be a popular winner as Kehlmann has mastered lightness of touch and in [Carol Brown](#) Janeway he has an ideal English-language translator.

The Swiss writer Peter Stamm's harrowing morality play *All Days Are Night* is translated from the German by [Michael Hofmann](#), while it is fascinating to see the inclusion of [Liechtenstein](#) writer [Patrick Boltshauser](#) nominated for *Rapids* which has been translated from the German by [Peter Arnds](#) who worked on it while staying in the Heinrich Bö (umlaut over 'o')ll Cottage on Achill Island.

It is a coming of age novel which then opens out in a campus narrative as well as a love story.

Also a coming of age, if very different, is Stefanie de Velasco's lively *Tiger Milk* in which teenage girls wander about multi-cultural a sweltering summer's Berlin attempting to shed their virginity. Tim Mohr's translation conveys the defiance of children hovering on the edges of adult realities.

Of the books from the [Netherlands](#), Peter Buwalda's sophisticated and harsh family saga *Bonita Avenue*, translated by [Jonathan Reeder](#), has the edge over Herman Koch's *Summer House with Swimming Pool*, translated by [Sam Garrett](#) which is nowhere as convincing as Koch's *The Dinner*.

Nor is Otto de Kat's *News from Berlin*, translated by [Ina Rilke](#) as good as de Kat's previous novel *Julia*, a beguiling slow burn of a story which really does make one catch one's breath.

In this the earliest moment of the announcement, the signs appear to be pointing towards a German win.

Not since Romanian [Herta Muller](#) won in 1998 with *The Land of Green Plums* - among the finest victors to date - has a German language work taken this award. Jenny Erpenbeck's *The End of Days* would be a magnificent choice. It is a long journey until the short list in April, but there is no better way to pass the winter than travelling the world through reading a long list compiled by readers who value their libraries.



UN DELERM À LA RENTRÉE. Écrivain des «plaisirs minuscules», Philippe Delerm sera de la rentrée littéraire d'automne: le 20 août paraîtra (aux Editions du Seuil) son nouveau recueil au titre prometteur, *Les eaux troubles du mojito et autres belles raisons d'habiter sur terre.*

La guerre en un roman total

Le Serbe Aleksandar Gatalica s'est lancé dans une entreprise ambitieuse: embrasser en un roman les cinq ans de la Grande Guerre. Il la montre dans le quotidien de quelque 80 personnages, historiques et fictifs, à travers toute l'Europe.

TRICULUARO

Là au Barbusse (*Le feu*), Dorgelés (*Les croix de bois*), Genevoix (*Ceux de 14*), puis des dizaines d'autres écrivains. En littérature, la Première Guerre mondiale a traversé tout le siècle: pour encore tenter d'y poser un regard inédit, il faut aujourd'hui un sacré culot. Aleksandar Gatalica n'en manque pas: best-seller en Serbie, où il a remporté d'importants prix littéraires, *A la guerre comme à la guerre!* se veut un roman total qui dévoile la Grande Guerre comme on ne l'avait jamais vue, selon la quatrième de couverture.

Ce roman tourbillon, ce flot puissant vous emporte au risque, parfois, de vous noyer. Il faut s'accrocher pour surnager dans ce raz de marée issu d'un projet démesuré: embrasser les cinq ans de conflit dans leur totalité. Aleksandar Gatalica les retrace année après année, à travers près de 80 personnages de toute l'Europe, dont les histoires s'entrecroisent.

Il saute allègrement de l'un à l'autre, passant des figures réelles aux anonymes. On rencontre, parmi les personnages historiques, Apollinaire, le dandy Cocteau, Fritz Haber (inventeur des gaz de combat... et Prix Nobel de chimie), Paul Wittgenstein (pianiste manchot), Mata Hari, le tsar Nicolas II, le

Baron rouge, Lénine et Trostki réunis dans des cafés genevois, Raspoutine, un petit caporal du nom d'Adolf Hitler, Kiki de Montparnasse et tant d'autres.

S'y mêlent une foule d'anonymes et de personnages fictifs: un chanteur d'opéra qui perd sa voix, un aviateur allemand obsédé par l'idée de tuer Picasso, un marchand d'épices turc, des soldats, des officiers, des espions, des journalistes, des gens du peuple et de l'aristocratie...

La guerre au quotidien

Au fil de plus de 500 pages, ce roman choral crée un effet étonnant: la guerre prend des allures de pieuvre malsaine qui étend ses tentacules à travers l'Europe. Avec pour point de départ le fameux attentat de Sarajevo: *A la guerre comme à la guerre!* s'ouvre sur l'autopsie de l'archiduc François-Ferdinand et de son épouse. Le médecin légiste entend alors cette prophétie, de la bouche du cadavre: «Il y aura une guerre, une grande guerre.»

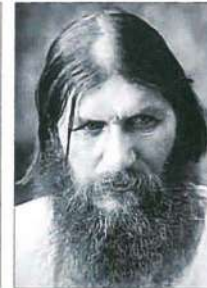
A partir de ce big-bang, Aleksandar Gatalica orchestre de main de maître son foisonnant récit, donnant une image singulière de la Première Guerre mondiale. Très peu de scènes de tranchées, par exemple, ou même de batailles. La guerre semble vécue dans le quotidien, chez les personnalités comme chez les anonymes.

Vu d'ailleurs

Sans envolées lyriques ni descriptions sanglantes, elle s'insinue partout. Même loin du front, ses secousses se font sentir, parfois indirectement,



Des soldats anonymes. Apollinaire, Raspoutine, Mata Hari: tous se retrouvent dans le tourbillon de la Grande Guerre et dans le roman d'Aleksandar Gatalica.



comme à Genève, où il n'a même pas mentionné le plus grand conflit de l'histoire de l'humanité est considérée comme une indécence, voire une incertitude, en présence des dames». Le point de vue d'Aleksandar Gatalica, né en 1964 à Belgrade et considéré comme un des auteurs contemporains les plus importants de Serbie, se révèle aussi différent. Dans nos consciences d'Européens de l'Ouest francophones, évoquer 1914-1918, c'est d'emblée rappeler des images de poilus dans la boue. Ici, la Bataille de la Marne ou Verdun semblent presque en marge d'un conflit qui prend sa source et son centre à l'Est, qui trouve un violent écho dans la Révolution russe.

Envolées fantastiques

L'impression de fresque infinie est encore accentuée par de régulières interventions du narrateur, du genre: «Il n'est pas d'un grand intérêt pour la suite...», mais peut-être cela n'est-il pas essentiel pour ce récit. Et le lecteur de comprendre que les échos de ce conflit résonnent au-delà du récit. Qu'il existerait d'autres pistes à explorer.

D'autres réalités, aussi, Aleksandar Gatalica osant quelques incursions du côté du fantastique: réalisme et surnaturel se mêlent, tout comme se mêlent réalité et fiction, histoire et légende, humour et gravité. Le livre s'ouvre d'ailleurs sur des cadavres parlant et s'achève sur des morts qui évoquent leur

vision du futur. Entre deux, on aura découvert des cabines d'essayage qui vous envoient dans le futur, des cartes postales qui continuent d'être écrites après la mort des soldats, des montres maléfiques, un miroir magique...

La fin de l'insouciance

En ajoutant de minutieuses recherches historiques à son talent de romancier, Gatalica signe une impressionnante mosaïque sur une époque hors du commun. Elle comprend aussi des conflits artistiques (comme le scandale provoqué par *Les mamelles de Tirésias*, d'Apollinaire), une épidémie de grippe espagnole, la «question arménienne...»

A la guerre comme à la guerre dresse ainsi le portrait étourdissant d'une Belle Époque em-

portée par le chaos. En filigrane, se lit dans ces pages la fin d'une insouciance qui n'est pas prête de revenir: «Nous pensons que ce monde est sorti de ses gonds et qu'avec la fin de la Grande Guerre la réalité a définitivement perdu son honteux équilibre», lâche le médecin occultiste Franz Hartmann. En écho, le criminologue Archibald Reis annonce, désabusé, d'autres malheurs à venir: «Aucune épreuve, aucun désastre n'a eu le pouvoir de produire le moindre changement dans l'âme humaine...»

Aleksandar Gatalica, *A la guerre comme à la guerre!*, Belfond, 544 pages

NOTRE AVIS:

«Aucune épreuve, aucun désastre n'a eu le pouvoir de produire le moindre changement dans l'âme humaine.» ARCHIBALD REIS, CRIMINOLOGUE

Culture Savoirs

ROMAN

1914-1918 : un monde déboussolé

L'auteur serbe Aleksandar Gatalica fait entendre la Première Guerre mondiale jusqu'à nos jours, dénonçant patriotisme et nationalisme tout en brouillant les cartes de la narration.

À LA GUERRE COMME À GUERRE, d'Aleksandar Gatalica, traduit du serbe par Arthur et Harita Wybrands.
Belfond. 535 pages, 22,50 euros.

La débandade sémantique envahit la vaste trame arachnéenne de l'écrivain serbe Aleksandar Gatalica. Quelle a été son intention en mettant en scène la multitude de personnages qui se croisent tout au long de son roman *A la guerre comme à la guerre?* Avec pour théâtre des opérations la Grande Guerre, l'auteur ne cesse de dérégler les aiguilles des montres et le quotidien des militaires serbes, allemands, hongrois, turcs ou français. Des balles sont détournées de leur cible pour atteindre leur propre camp et épargner l'ennemi; pour le journaliste hongrois Tibor Veres, chargé de rédiger de fausses lettres infamantes contre le gouvernement du roi Pierre de Serbie, les mots lui désobéissent, se rebellent, « *les verbes ne se tenaient plus tranquilles* » ; l'invective se transforme en louange du prince héritier, les missives s'émancipent loin de leur auteur par la poste. En pleine guerre, il mène sa propre guerre contre des stylos récalcitrants. Il mourra transpercé par un mystérieux crayon assassin. Un pianiste amputé d'un bras récupère un membre étranger et peut continuer à jouer. On pense au *Bestiaire* de l'Argentin Julio Cortazar, le détail qui fait basculer une actualité insignifiante dans le fantastique. Avec un art consommé du feuilletoniste, Gatalica use d'un leitmotiv: poru, Cocteau, Mehmed Graho, Walther Schwioger, Sergueï



CE LIVRE INVENTORIE, VIA LES CHAMPS DE BATAILLE, UN MONDE FISSURÉ QUI EN APPELLERA UN PLUS DÉTESTABLE DANS L'EXTERMINATION DES HOMMES PAR DES HOMMES. PHOTO REUTERS/US NATIONAL ARCHIVES

Cestuhin, « *la Grande Guerre commença... et se termina...* », ce qui met le poète, le médecin-légiste de Sarajevo, le commandant de sous-marin allemand ou le neurochirurgien russe sur un pied d'égalité devant les horreurs à venir.

Dans les pas de Cocteau au sortir de la pièce d'Apollinaire

Les allers et retours d'un protagoniste à un autre scandent cette déambulation où le cauchemar voisine avec le rêve éveillé, les songes voyagent, le tsar Nicolas Romanov capte celui de la religieuse Maria Ivanovna. Ils lui donnent sa résonance, sa musique intérieure où la mort rôde, sourde face aux lâchetés de généraux obsédés de cartographies, indifférents aux cadavres, une faucheuse défiant les trafics de petits malfrats, intransigeante avec les louvoisements d'espionnes. Ce projet littéraire inventorie via les champs de bataille les espaces européens pour décrire une civilisation de la chute, du tragique des mécaniques humaines détruites, un monde finissant qui en appellera un plus détestable dans l'extermination perpétuée par des hommes sur des hommes. « *Étaient-ils encore des hommes?* » interroge l'auteur. Si l'épicier stanbouliote Mehmed Yildiz converse avec le fantôme de son père, c'est pour incarner la littérature selon l'auteur, le territoire romanesque des distorsions spatiales et temporelles. Dans les pas de Cocteau au sortir de la pièce d'Apollinaire, *les Mamelles de Tirésias*, il peut affirmer: « *Je suis le mensonge qui dit la vérité.* »

De 1914 à 1918, le lecteur ne suit pas seulement une trame historique foisonnante. Sidney Reilly tirant sur un fil voit une poche se découper puis la seconde, lui enlevant sa couverture d'espion, habile métaphore de la lecture. Roland Barthes avait annoncé la mort de l'auteur, dans la mesure où, une fois le texte écrit, il appartient au temps de ceux qui vont se l'approprier. Le 11 novembre 1918, à quoi allait ressembler la paix? L'espoir aura un goût délétère, les mémoires s'entrechoquant, seuls les rêves auront droit de cité. Dans les dernières pages, les morts se parlent, mais la geste homérique d'un jeune auteur passionné de piano aura mis à mal les certitudes et encouragé une nouvelle pratique du lire. •

VIRGINIE GATTI



ALEKSMIDAR GATALICA Roman

La guerre sur tous les fronts

Pierre 1^{er}, Jean Cocteau, Adolf Hitler, Léon Trostki ou Giorgio de Chirico figurent au casting : un étourdissant kaléidoscope du premier conflit mondial.



était peut-être au fond l'unique façon raisonnable de raconter 14-18 : une polyphonie assourdissante à la lisière du réel et du fantastique. Aleksandar Gatalica renouvelle le genre par son parti pris ubiquitaire: il se place dans l'esprit, les rêves et les peurs de tous les protagonistes, authentiques et imaginaires. Il choisit de tout raconter. Une démesure littéraire à la hauteur de la folie du conflit lui-même. Encore le titre de l'édition française, *A la guerre comme à la guerre*, bien primesautier, ne rend-il vraiment pas justice au ton du livre ; *Veliki Rat*, le titre original - la grande guerre, tout simplement -, était plus à la hauteur.

L'archiduc et son épouse, morts, causent

La construction

Le départ à la guerre côtés français et allemand sur des cartes postales, à l'Historial de Péronne. ARCHIV. AHP

n'en rajoute pas non plus. Cinq années, cinq parties: « 1914, l'année des médecins légistes ; 1915, l'année des commerçants ; 1916, l'année du roi ; 1917, l'année du tsar ; 1918, l'année des criminologues ».

On est téléporté en quelques lignes du bazar d'Istanbul à la Coupole à Paris, d'un sous-marin allemand en mer du Nord aux tranchées d'Ypres - d'où l'on suit un petit cumulus de chlore à la dérive jusqu'à la maison du docteur Fritz Haber, père de la guerre chimique, à Karlsruhe.

Tout cela est à la fois vrai et totalement fan-

tastique. Le tour de force est ce mélange des genres qui jamais ne s'égare ni ne s'enlise.

L'histoire commence bien sûr à Sarajevo mais, ce qui est plus inattendu, le légiste Mehmed Graho y entend des lèvres de François-Ferdinand une terrible prémonition posthume. Dialogue sur la table de la morgue entre les cadavres de l'archiduc et de la duchesse de Hohenberg, fraîchement assassinés : « Maintenant nous partons - Où ? - Quelque part - Qu'est-ce qui va se passer ? Il y aura une guerre, une grande guerre, à laquelle on aurait pu s'attendre - Sans nous ? - Précisément à cause de nous. »

Un Zeppelin est lancé à la poursuite de Picasso

On suivra plus loin un train sanitaire où les moujiks russes blessés se mettent à parler la langue de Goethe ; le peintre raté Fritz Krupp qui s'acharne depuis son Zeppelin à bombar-

der Paris puis la Côte d'Azur dans l'espoir de tuer Picasso, qu'il abhorre ; un feld-maréchal serbe de l'armée d'Autriche, schizoïde, entretient deux ordonnances, deux chevaux, deux uniformes, deux paires de bottes... ; un jeune garçon allemand aux membres inertes dit posséder le bras gauche perdu par Blaise Cendrars et le bras droit perdu par le pianiste Paul Wittgenstein, dont il n'a pourtant jamais entendu parler ; des cartes

postales continuent à parvenir aux familles comme si leurs expéditeurs n'étaient pas morts depuis des lustres dans les tranchées...

Gatalika, né en 1964 à Belgrade, critique musical, journaliste, producteur radio et directeur de la Fondation de la Bibliothèque nationale, dit ce qu'il doit à des centaines de témoins dont, surtout, le journaliste américain John Reed et les reporters de l'époque du quotidien *Politika*. Mais cette galaxie d'histoires incroyables est surtout le fruit d'une formidable imagination.

Cette inventivité illumine le roman qui se referme sur une série d'émouvants monologues (Apollinaire : « Je suis mort maintenant ») et sur les terribles rêves de Guillaume II.

FRANÇOIS MONTPEZAT



Aleksandar Gatalica.

PHOTO MITSHA ORRAHOVTC





Livres

Les romans de l'été Sous d'autres latitudes

Quand le romanesque prend ses quartiers d'été, l'aventure nous emporte volontiers ailleurs. Cela peut être un autre lieu, un autre temps, une autre façon de penser et de l'écrire.

• Figure notable de la littérature turque, Elif Shafak a publié 30 livres, dont 9 romans, écrits aussi bien en turc qu'en anglais, dont le best-seller « la Bâtarde d'Istanbul ». Entre conte des mille et une nuits et récit initiatique, « l'Architecte du sultan » (1) déroule la vie d'un jeune Indien qui débarque à Istanbul afin d'offrir un éléphant blanc à Soliman le Magnifique. Cornac par hasard, il va devenir le disciple favori de l'architecte du sultan, le grand Sinan, à l'origine de maints chefs-d'œuvre, dont la mosquée Suleymaniye. Dans ce roman foisonnant, l'intrigue compte moins que la peinture, à travers de multiples personnages et anecdotes, d'une ville et d'un palais, avec ses courtisans, son harem, sa ménagerie, ses intrigues et ses histoires d'amours impossibles, au moment où l'empire Ottoman était à son apogée.

Astrophysicien, directeur de recherche au CNRS, essayiste, romancier et poète, Jean-Pierre Luminet consacre le cinquième opus de sa série « les Bâtisseurs du ciel » à « Ullugh Beg - L'astronome de Samarcande » (2). On y découvre, sous la forme d'une fresque historique épique, la vie hors du commun du petit-fils du redoutable conquérant Tamerlan, qui fut un aussi piètre politique et militaire qu'un extraordi-

naire mathématicien et scientifique. Il a notamment rassemblé autour de lui et dirigé une équipe de savants, qui vont calculer les positions de plus de 1000 étoiles et rédiger les fameuses « Tables sultaniennes », et il a fait construire, entre 1424 et 1429, l'observatoire astronomique de Samarcande, pourvu d'instruments sans équivalent jusque-là

Deguerreenguerre

Attention, tourbillon littéraire! « A la guerre comme à la guerre ! » (3) est une fresque gigantesque qui a pour fil conducteur la Première Guerre mondiale et qui entremêle les vies de près de 80 protagonistes, réels ou fictifs, pour donner à voir toutes les faces de cette époque chaotique. Ce roman érudit est signé Aleksandar Gatalica, un des auteurs majeurs de la Serbie contemporaine, de romans et de nouvelles mais aussi d'ouvrages sur la musique. Ce qui explique peut-être son don pour orchestrer les multiples points de vue émanant d'hommes et de femmes de tous les pays et de toutes les couches sociales et professionnelles.

« Le Médaillon de Budapest » (4) d'Ayelet Waldman (« Mercredi au parc » adapté au cinéma sous le titre « Un hiver à Central Park », avec Natalie Portman) est également un roman polyphonique, qui nous mène à travers les époques, de 1945 à 2013, sur les traces de différents protagonistes qui ont vu ou ont tenu un certain pendentif représentant un paon. Au cœur du récit, le « train de l'or hongrois », rempli de biens volés

aux Juifs, qui, en 1945 à Salzbourg, ont été pillés sans vergogne.

Très attendu après « les Gens indispensables ne meurent jamais », présenté comme « un tournant dans la manière d'appréhender la Shoah » et très remarqué à sa publication en France en 2007, « Pour elle, volent les héros » (5) d'Amir Gutfreund, est le récit d'une amitié, et surtout une chronique, non dénuée d'humour, de la société israélienne, des années 1960 à la mort d'Yitzhak Rabin. On suit pendant plus de trente ans l'évolution de cinq amis d'une cité ouvrière de Haïfa, des garçons ordinaires qui grandissent tant bien que mal au rythme des attentats et des guerres et qui vont se transformer en « héros » pour sauver une jeune fille de l'emprise d'une secte et la ramener dans les bras de l'un d'entre eux.

Vagabondages

Quand l'ailleurs se situe en marge du roman, il ouvre l'esprit à tous les vagabondages. Il en est ainsi du « Dictionnaire amoureux de la Méditerranée » (6), dont chaque article ouvre l'imagination. Auteur de quelque 75 livres en tous genres, Richard Millet envisage ici la Méditerranée dans sa dimension civilisationnelle plus que politique, et dans sa diversité toujours active. On se promène de pays en région, de ville en île, on retrouve des personnages mythologiques et historiques, des écrivains, de l'Antiquité à aujourd'hui, et toutes sortes d'artistes, et encore des saints et des vins, etc.

Plus incroyables que la fiction, les « Légendes et mystères des



Aleksandar GATALICA A LA GUERRE COMME A LA GUERRE !

Editions BELFOND

« La Grande Guerre » ... C'est de la bouche d'un mort que le médecin légiste Mehmed Graho, officiant à Sarajevo au lendemain du 28 juin 1914, entend ces mots. Et quel mort: l'archiduc François-Ferdinand en personne, tué en pleine rue avec son épouse, maintenant gisant sur sa table d'autopsie.

C'est ainsi que la Grande Guerre a commencé pour Mehmed Graho ... et ainsi que commence un roman d'un genre nouveau, où s'entremêlent dans une époustouflante orchestration les vies de soixante-dix-huit protagonistes, réels ou fictifs, figures historiques de cette Belle Époque si confiante en son avenir, ou anonymes de tous les pays engagés : Guillaume Apollinaire ou Jean Cocteau en France, un commerçant d'épices à Istanbul, Hans Dieter Uis, chanteur d'opéra, et Fritz Haber, inventeur du gaz moutarde en Allemagne, un gratte-papier du Pester Loyd en Hongrie, le père Donovan en Angleterre, le roi de Serbie et son fils Alexandre, le neurochirurgien russe Sergeï Cestuhin et son héroïque épouse, commandants et officiers des armées de tous bords, chanceux et malchanceux innombrables, démobilisés, revanchards, collaborateurs, espions ...

Histoires vraies et extraordinaires, des chroniques tour à tour saisissantes, émouvantes ou décalées donnent à voir toutes les faces d'une époque brutalement plongée dans le chaos. Du début à la fin du conflit, tous ces destins humains forment une trame indémêlable

où se tisse, au rythme toujours plus ravageur de la guerre, l'effondrement de toute une génération ; de la prophétie du Commandant en chef de l'armée serbe: « *Il va y avoir du grabuge* », jusqu'à l'entrée en scène du criminologue Archibald Reis, conscience morale de l'année 1918 et de toute la Grande Guerre.

L'érudition de l'historien et le formidable talent du romancier tiennent en haleine au fil d'un récit envoûtant qui bouscule les frontières de la réalité et de la fiction. Aleksandar Gatalica semble emprunter autant à *La Grande Illusion* de Renoir qu'à *A l'ouest rien de nouveau* de Remarque ou au cubisme de *Guernica*, mais surtout il ose réinventer l'Histoire sans la déformer, usant d'un humour grotesque ou surréaliste, d'images insolites aussi belles qu'incongrues, d'une touche de folie, comme un coup de baguette magique pour mieux y transporter son lecteur.

Né en 1964 à Belgrade, Aleksandar Gatalica est un des auteurs majeurs de la Serbie contemporaine. Traducteur de nombreuses œuvres grecques classiques, auteur de cinq autres romans et de recueils de nouvelles lauréats de plusieurs prix littéraires, il a reçu pour *A la guerre comme à la guerre !* le prestigieux NIN Literary Award 2012, qui couronna des auteurs tels que Danilo Kis, Milorad Pavic, Vidosav Stevanoviô ou Mesa Selimovic.

Printmaking
by ECAL

Musée Jenisch Vevey

Jeudi 30 avril à 18h30
ECAL ECLATS
Performance musicale
par l'ensemble Babel
Entrée libre, sur inscription
T 021 925 35 30
info@museejenisch.chCabinet cantonal
des estampesOSR
ORCHESTRE
DE LA SUISSE ROMANDEMARKUS STENZ
DIRECTION
LEONIDAS
KAVAKOS
VIOLONJEAN SIBELIUS
CONCERTO POUR VIOLON
ET ORCHESTRE EN RÉ MINEUR OP. 47Richard Wagner
Siegfried-Idyll
John Adams
Harmonielehre30.04.2015, 20H15
THÉÂTRE BEAULIEU LAUSANNEWWW.OSR.CH
+41 (0)21 807 00 00Partenaire de diffusion
Partenaire radio
Avec le soutien deRTS
ESPACE
100%

Photo: Clas Sansl

VIDY THÉÂTRE
LAUSANNESalle
Charles
ApothélosDU 29 AVRIL
AU 1ER MAI 2015JULIEN
GOSSELINLES PARTICULES
ÉLÉMENTAIRES

d'après le livre de Michel Houellebecq

www.vidy.ch

La Grande Guerre vue de l'Est, danse macabre et burlesque

Le romancier serbe Aleksandar Gatalica convoque des dizaines de personnages, anonymes ou célèbres, pour peindre l'absurde fin d'un monde à bout de forces

Par Isabelle Rüf



ROMAN

Aleksandar Gatalica

A la guerre comme à la guerre

Trad. d'un serbe par
Arthur et Harita Wybrands

Belfond, 538 p.

Dans l'avalanche de livres publiés depuis deux ans sur la Grande Guerre, *A la guerre comme à la guerre* (paru à Belgrade en 2012) se distingue par le point de vue de départ - orienté à l'Est -, par l'ambition de ce panoptique et par le mélange des genres. C'est un roman historique, grouillant de personnages réels et fictifs, qui glisse sans prévenir dans le fantastique pour revenir au documentaire.

La structure est simple, un chapitre par année de guerre. Dans chacun résonnent des figures - rois, empereurs, généraux, artistes, savants et simples pèlans - un vaste théâtre de marionnettes ou un opéra, que l'histoire bouscule et anéantit. Un répertoire des principaux acteurs, classés par pays, aide à se repérer dans cette foule, et peu à peu, au fil des mois, leur retour régulier en fait des familiers. Aleksandar Gatalica est serbe, sa vision du conflit porte beaucoup sur les Balkans, la Grèce, la Turquie, c'est son intérêt et son originalité. Il s'attarde à Belgrade, Istanbul, Corfou où rêvent les Serbes en exil. Mais le récit passe, dans le même chapitre, d'un pays à l'autre, des champs de bataille aux villes où la fête continue, prolongeant la «Belle Époque».

Les petites gens aussi ont droit à leur épopée. A Istanbul, le mar-

Lettre de Lucien Guirand de Scevola, peintre

Cité par Aleksandar Gatalica

«Ce monde a été bricolé à la hâte, dans un mauvais in.ornement, n moment où le Créateur, ou bien ne savait pas ce qu'il faisait, ou bien n'était pas en pleine possession de ses moyens»

chand d'épices Mehmed Yüdz voit partir au front ses cinq employés, autant dire ses fils, qu'il perdra un à un au cours du conflit. Un soldat allemand, tombé amoureux de «son» prisonnier polonais, se voit obligé de le sacrifier en bouclier humain. La guerre est absurde, à l'image du conflit entre deux fabricants de cirage à Belgrade en ouverture.

A la guerre comme à la guerre commence, comme il se doit, par l'attentat de Sarajevo, ou plutôt, par un zoom sur le médecin chargé de prendre les masques mortuaires de deux «corps importants», celui de l'archiduc François-Ferdinand et de son épouse. Et soudain, le couple se met à dialoguer, un petit échange d'outre-tombe, mélancolique et désabusé.

Tout au long de ce récit-mosaïque, des épisodes fantastiques interviendront: un jeune handicapé verra revivre brièvement

dans ses bras desséchés la main droite d'un pianiste Paul Wittgenstein et celle de Blaise Cendrars. L'une pour jouer, l'autre pour écrire des poèmes.

Le docteur Simonovic se promène parmi les blessés avec un parapluie magique toujours rempli de médicaments, dont certains n'ont pas encore été découverts, et il ne sait qu'en faire. Les cartes postales de l'artiste Pierre Albert Birot défient la censure et les obstacles. Des montres arrêtées annoncent la mort de leur propriétaire. Il y a une certaine porosité dans le temps et l'espace, mais pas aussi hardiment que dans *Confiteor* de Jaume Cabré, auquel la quatrième de couverture compare *A la guerre comme à la guerre*. Le roman suit un fil chronologique, avec de rapides digressions vers le passé ou le futur.

Aleksandar Gatalica montre un faible pour le Paris artistique. Il

s'amuse de la rivalité entre les patrons de La Closerie des Lilas et de La Rotonde, détaille les amours de Kiki de Montparnasse avec les peintres puis avec Man Ray, suit Apollinaire au front, fabule sur un Cocteau d'opérette, gavé de foie gras, qui s'exerce à l'aviation à Bussy, y-près-Lausanne.

En 1916, à Genève, Allemands, Russes, Anglais et Français font la fête dans les bordels et les casinos, pendant que Vladimir Oulianov dit Lénine rencontre Trotski et Ilya Ehrenbourg. Ce dernier, dans des envolées lyriques, promet au prolétariat une nouvelle paire de chaussures par jour, la voiture pour tous et un zeppelin par famille tous les cinq ans. On croise aussi Rodolphe Archibald Reiss (ou Reis), «le plus célèbre ami étranger du peuple serbe», le fondateur de l'Institut de police scientifique de Lausanne.

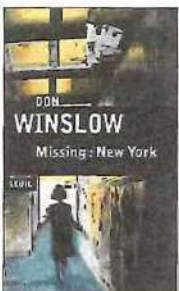
Et aussi, tout au long du roman, le chimiste Fritz Haber, inventeur d'un redoutable explosif, Prix Nobel de chimie en 1920. Car il n'y a pas que des artistes, des espions et des cocottes dans *A la guerre comme à la guerre*, mais aussi des combats, des tranchées, des blessés, des négociations, des mensonges, des rois et des empereurs au crépuscule de leur règne. Au terme de chaque année du conflit, Aleksandar Gatalica bat le rappel de ses troupes, compte ses morts, vérifie l'état de ses personnages principaux.

La mosaïque se modifie au fil du temps dans un fantastique mouvement qui embrasse grands événements et anecdotes minuscules, rêves et lettres perdues, adultères et traités. On en perd le tableau d'ensemble, mais après tout, on connaît le déroulement du conflit, après toutes les commémorations et les publications qui ont accompagné le centenaire de la déclaration de guerre.

Le 1er mai à 11h45, Aleksandar Gatalica sera sur la scène de l'Apostrophe au Salon du livre de Genève.

> Polàr • Chercher l'enfant perdue, sans cesse

Don Winslow propose un attachant personnage en quête perpétuelle



Don Winslow

Missing: New York

Trad. de l'anglais (États-Unis)
par Philippe Loubat-Delranc

Seuil, 304 p.

La première caractéristique qui frappe le lecteur en avançant dans

qu'il a notamment été détective privé, ce qui explique en partie la sûreté du propos s'agissant d'enlèvements d'enfants. A Lincoln, une ville du Nebraska faite d'habitants pour la plupart honnêtes - «Les gens, par ici, veillent les uns sur les autres» -, Hailey, 5 ans, disparaît. Le sergent de police Frank Decker s'empare de l'affaire, qu'il va piloter - en partie, car ce type de situation donne lieu à de forts déploiements. C'est l'une des précisions de Don Winslow, au fait des délais et des procédures, entre les polices locales, les cellules spécialisées, le FBI, les citoyens volontaires pour les recherches...

La première partie du roman suit en détail la chasse au kidnapeur, puisque l'hypothèse d'un en-

pas celle de Hailey, et, au fil des semaines, il faudrait passer à autre chose. Avec son mariage qui s'éteint à petit feu, son désabusement face au monde actuel dans lequel chacun a son casque à l'oreille et les yeux rivés à l'écran mobile - «comme si nous étions les personnages de nos propres films» -, Frank a un sursaut. Une intuition qui s'impose sans conflit intérieur: il veut trouver Hailey. Il quitte la police, vit sur ses économies. Question de principe, de raison de vivre. L'investigation va l'amener à New York, en milieu huppés. Dans sa quête incessante.

Avec son curieux titre (qui est l'original), *Missing: New York* évolue dans le sens d'un thriller, mais Don Winslow sait mêler la nervosité d'

Sur la scène du crime Ecrivains en série

Le Québec, terre de polar, avec Jean-Jacques Pelletier, Jean Pettigrew. Mercredi 29 avril, 14h

Bastien Fournier, L'Assassinat de Rudolf Schumacher. Mercredi 29 avril, 15h

Max Cabanes adapte Jean-Patrick Manchette, comment un polar devient BD. Jeudi 30 avril, 14h

Zygmunt Miloszewski, auteur des *Impliqués* et de *Un Fond de vérité*. La jeune génération du polar polonais. Vendredi 1er mai, 17h

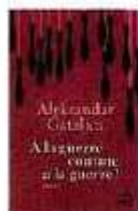
Doa. Cet auteur vedette du roman noir français évoquera, entre autres, les 70 ans de la Série noire. Samedi 2 mai, 16h

Stéphane Bourgoïn, spécialiste des serial killers. A voir, dans ses films, *VP.nPH 17r m! 10r* ♦ *air.nrnht-ot*



“Insane, astonishing, impressive. Gatalica pulled it off. [...] He recounts the tragic and epic tale of mankind, and writes the world-novel of a civilization that finds itself capable of self-destruction.”

ALEKSANDAR GATALICA À la guerre comme à la guerre !



 **ROMAN**

L'écrivain serbe Aleksandar Gatalica s'est lancé un défi insensé : écrire le roman total sur la guerre de 1914, la fresque érudite du

cataclysme qui a changé le monde, *l'Iliade et l'Odyssée* en un livre. Tout commence, bien sûr, à Sarajevo, quand on transporte à la morgue du docteur Graho deux « corps importants », ceux de l'archiduc François-Joseph et de son épouse. On est aussitôt propulsé au Deutsche Oper à Berlin, au Dôme à Paris, dans le palais du tsar, dans un bouge londonien, ou sur les marchés d'Istanbul. On retrouvera ensuite Verdun et un village arménien écrasé par les Turcs. On partage cinq ans de la vie et de la mort de 78 personnages illustres ou fictifs, Apollinaire, Trotsky, Mata Hari, l'inventeur du gaz moutarde Fritz Haber, un peintre qui s'est juré de tuer Picasso... C'est fou, fabuleux, impressionnant. Gatalica a réussi son pari. Il a dépouillé la presse, lu le journaliste américain John Reed qui parcourut les Balkans. Il a écrit l'épopée tragique d'une humanité, le roman-monde d'une civilisation qui se découvre capable de s'autodétruire.  **YVES VIOLLIER**
Belfond, 22,50 €.

“The Great War as it has never been showed before.
A limitless ability to invent, a surrealist sense of humour, an erudite documentation.”

LA LIBRE BELGIQUE 13 avril 2015
Essais, histoire, album, roman

Mitteleuropa, vue panoramique

► Olivier Barrot invite à y aller, Aleksandar Gatalica y réinvente la Guerre de 1914.

► Anne Applebaum raconte la descente du Rideau de fer après la fin du Reich.

Il avait dix-huit ans et une grand-mère née en Bessarabie. Aux grandes vacances de 1965, il veut voir Vienne, puis part à Prague. Et c'est le coup de foudre pour la Mitteleuropa, "cet inouï territoire uni au long des siècles par le partage de la langue allemande". Depuis lors, il y est retourné régulièrement, poursuivant toujours plus avant jusqu'à la frontière russe. Aujourd'hui, le journaliste Olivier Barrot ("Un livre un jour" et "Un livre toujours" sur France 3 et TV5 monde) nous résume ses impressions et sensations dans un petit livre enthousiaste et fervent.

Un livre qui donne une furieuse envie de partir comme lui à la rencontre d'un univers qui n'a pas cessé de nourrir notre culture par le brossage de religions, de langues, d'ethnies, d'héritages multiples. Olivier Barrot prend un malin plaisir à nous rappeler ce que nos arts et lettres doivent à la

Mitteleuropa (lire l'encadré). Il termine ses pérégrinations en Allemagne dont la langue (y compris le yiddish, mais Barrot n'en parle pas) a fécondé l'univers dantésien.

Cambien l'Allemagne est revenue de loin, Christophe Dutrone le montre de façon saisissante dans un album consacré à la fin du Reich, avril-mai 1945. A des photos inédites des derniers combats, souvent livrés par des enfants de quinze ans et des secouristes amaigris, il a joint des témoignages de militaires alliés et soviétiques qui pénétraient Berlin en tranchées, de femmes violées par des soldats mongols, d'une lieutenant russe qui épousa dans les ruines de Berlin le capitaine de l'unité de la Garde à laquelle elle était affectée. Une fois de plus, on est sidéré par l'obstination de Hitler d'entraîner tout un peuple dans un aménagement sans précédent.

Sur la situation dans laquelle la Mitteleuropa s'est retrouvée à la fin de la guerre, Anne Applebaum publie un ouvrage capital. Née à Washington en 1964, longtemps correspondante de "The Economist" à Varsovie, elle s'y installa en 1988. Aujourd'hui, elle nous donne l'enquête la plus riche et la plus approfondie qui soit sur la mise en place des dictatures communistes dans les pays derrière le Rideau de fer. Elle se concentre essentiellement sur l'Allemagne de l'Est, la Pologne et la Hongrie, mais ne néglige pas pour autant la Tchécoslovaquie, la Yougoslavie, la Bulgarie et la Roumanie.

On n'a sans doute jamais montré d'une façon aussi détaillée comment ces pays ont été progressivement soviétisés entre 1944 et 1956 : prédation des ressources sous couvert de réparations, récupération de l'appareil policier hérité des nazis, ou encore, on l'a trop oublié, déplacement de millions d'Allemands, de Polonais, de Hongrois arrachés à des villes et villages où ils vivaient depuis des siècles.

Cette enquête repose aussi bien sur la rencontre des derniers témoins de cette époque que sur les archives secrètes ouvertes après la chute des régimes communistes. Elle montre de la façon la plus précise comment répression et mise au pas ont progressé après que le Kremlin eût constaté le peu de succès des partis communistes aux premières élections d'après-guerre. Se succédaient dès lors vagues d'arrestations, expansion des camps dits de travail, subversion des Eglises catholiques et protestantes, assimilation sur les mouvements de jeunesse, extension de la police secrète. Bref, un arsenal de mesures tendant à créer des sociétés où tout relevait de l'Etat, où rien ne restait hors de l'Etat, où rien



Des étudiants de la faculté de philosophie de Belgrade, au pied de la statue de Pierre II Petrović Njegoš (1813-1851), prince-évêque de Monténégro, poète dont "Les Lauriers de la montagne" (1847) est un chef-d'œuvre de la littérature monténégrine.

ne se fit contre l'Etat — ce qui est sans doute la définition la plus succincte d'un Etat totalitaire (elle fut élaborée par un fasciste italien !)

Témoins ce parcours dans la Mitteleuropa par un roman baroque du grand écrivain contemporain serbe Aleksandar Gatalica, né en 1964, traducteur du grec ancien, critique musical, président de la Fondation de la Bibliothèque nationale de Serbie. Se plaçant comme au centre d'un carrousel, il a imaginé un récit kaléidoscopique de la Première Guerre mondiale, observée du cœur même de l'Europe enflammée. Dans une virevoltante succession d'épisodes sanglants ou burlesques, il entraîne le lecteur d'Ypres aux Dardanelles, d'un village arménien à un cabaret londonien, d'un hôpital militaire russe à un sous-marin dans l'Atlantique.

Personnages investis et figures historiques se mêlent. Jean Cocteau se gave de pâtes pour grossir par peur d'être réformé. Un poète allemand raté décolle de Bruxelles pour aller travailler Picasso dont il n'aime pas les tableaux. Un marchand d'épices d'Istanbul voit partir ses commis, aucun ne reviendra. Le moine et aventurier Raspoutine est assassiné en 1916, la danseuse et aventurière Mata Hari est fusillée en 1917. Des soldats meurent partout, le soldat Apollinaire se fait envoyer par la poste des pots de pulvis de son amante Lou. Le poète Cendrars est amputé du bras gauche, le pianiste autrichien Paul Wittgenstein est amputé du bras droit (Ravel lui composera un concerto pour la main gauche). Les rats pullulent. Les morts aussi.

Ce tourbillon sanglant et sarcastique, dans lequel scintille la Belle Époque, montre la Grande Guerre comme per-

sonne ne l'a jamais montrée. Une invention sans limites, une humour surréaliste, une documentation érudite, et voilà le lecteur entraîné dans un théâtre de l'absurde, dans une danse macabre où tonnent généraux imbéciles, intellectuels déboussolés, anonymes sacrifiés.

Jacques Franck

Mitteleuropa Olivier Barrot / Gallimard / 110 pp., env. 12 €

La Fin de Reich Christophe Dutrone / Ed. du Toucan / 230 pp., env. 39 €

Rideau de fer Anne Applebaum / Grasset / 600 pp., env. 28 €

A la guerre comme à la guerre Aleksandar Gatalica / traduit du serbe par Arthur et Hariz Wysbrands / Belfond / 500 pp., env. 22 €

“His choral novel has a stylistic breath and a narrative power that remind of Milos Cmajnski or Eugenio Corti’s best work. A new literary cathedral.”

ROMAN ÉTRANGER **ADIEU, VIEILLE EUROPE**

★ ★ ★ ★ **A LA GUERRE COMME À LA GUERRE !**, d'Aleksandar Gatalica, Belfond, 537 p., 22,50 €. Traduit du serbe par Arthur et Harita Wybrands.

Nous sommes à Sarajevo, Belgrade, Berlin, Vienne, Paris, Istanbul, Petrograd, entre 1914 et 1918. Il pleut sur la vieille Europe des bombes, des chants patriotiques, des révolutions, des utopies, des désillusions. Paysans, commerçants, ténors, poètes, escrocs, soldats, espionnes,



MISHA OBRADOVIC

belles aristocrates, chanteuses de cabarets, médecins et princes d'un monde qui part en fumée s'entre-tuent et s'entraiment dans le chaos le plus total. Une symphonie grandiose, onirique et apocalyptique dont l'écrivain serbe Aleksandar Gatalica a écrit une époustouflante partition. Délicieusement ironique et cruel, bluffant de réalisme, parfois cocasse, parfaitement tragique, son roman choral possède un souffle stylistique et une puissance narrative qui rappellent le meilleur de Milos Cmajnski ou d'Eugenio Corti. Une nouvelle cathédrale littéraire.

JEAN-CHRISTOPHE
BUISSON

Outlets for expression

Serbia's sufferings and achievements in the First World War were so extreme that they passed instantly into myth. The rejection of Vienna's diktat, the brilliant early victories, the horrors of defeat and occupation, typhus and starvation, the retreat through Albania to the sea, then recovery against Bulgaria and triumph alongside the Allies: these events were sung at the time by propagandists and poets, and they dwell in the collective consciousness to this day as an epic of unmatched heroism (saving the nation) and generous sacrifice (liberating the Yugoslavs).

Against the backdrop of the Second World War - tainted by internecine bloodletting and communist skulduggery - and the self-inflicted debacle of the 1990s, the First World War can look to patriotic eyes like Serbia's finest hour. The author-politician Dobrica Ćosić - who would play a fateful part in that debacle - gave the definitive fictional treatment in the 1970s, with a quartet of novels, *A Time of Death*, that traced the agony of the Serbs to the enmity of their neighbours (Croats especially) and the stubbornness of Serbia's faith in truth and justice.

The finest writing about the First World War by veterans from Yugoslavia has never been translated into English: the cycle of stories *The Croatian God Mars* (1922) by Miroslav Krleža, the narrative poem *Comrades* (1939) by Serbia's Stanislav Vinaver (the ebullient Constantine in Rebecca West's *Black Lamb and Grey Falcon*, 1941), the Slovenian novel *Doberdob* (1941) by Prezirov Voranc. So Aleksandar Gatalica's novel arrives from Belgrade in Will Firth's excellent translation without much contextual baggage for anglophone readers. But this hardly matters anyway, for *The Great War* (*Veliki rat*, 2012) cleaves to no national traditions. Gatalica's panoramic novel rides high above the conflict, dipping down for close-ups of this or that character in Istanbul, Galicia, Belgrade, Flanders, St Petersburg, London

MARK THOMPSON

Aleksandar Gatalica

THE GREAT WAR
Translated by Will Firth
410pp. Istros. Paperback, £10.99.
978 1908236 20 5

Aleksandar Tisma

THE USE OF MAN
Translated by Bernard Johnson
342pp. NYRB Classics. Paperback, £8.99
(US \$15.95).
978 159017 726 6

and a score of other locations.

The gallery of real and fictional personages is large, about seventy in all, from many countries and backgrounds. Emperors, generals, renowned scientists, artists and journalists mingle with infantrymen, shopkeepers and prostitutes, all moving, living and dying in a complex choreography. The narrative sweeps along; its sheer self-assurance is endearing.

Gatalica endows some characters with a presentiment of their doom; such foresight is our hindsight, reminding us of what could not have been known but might have been intuited. In other ways, too, he refreshes an over-familiar history, weaving surrealist fantasies into the documented record. Lying in the mortuary in Sarajevo, Archduke Franz Ferdinand's corpse murmurs to his wife's, "There will be war, the great war we've been preparing for". A submarine commander walls sea monsters in the deep. A pilot flies off the edge of the world into a science-fiction future. Soldiers' postcards from the front write themselves after their owners' death. Even the plausible information in the novel is completely unreliable. We are meant to enjoy the feel and flow of detail, not learn from it. A young Habsburg soldier, Alexander Wittek, spends his last moments pondering his unattainable future: "as an architect, I imagined leaving my mark in many cities".

The real Wittek was an architect who built the city hall in Sarajevo and died in 1894.

This kind of playfulness is a far cry from Sebastian Faulks's *Birdsong* or Pat Barker's *Regeneration* trilogy. Britain has its own nostalgia myths about the war, and Gatalica's jaunty rebuttal of pathos feels more remote than the obscure Central European allusions. This may be the most noteworthy comic novel about the First World War since Jaroslav Hasek's *The Good Soldier Svejk* (1923), but its purpose is not satirical unless against solemnity itself. By the end of the novel an air of pointlessness creeps in - as with any gesture repeated often enough. Matched against brute facts, literary fantasy holds every advantage except the clincher: that we always know it doesn't matter in the end. And yet Gatalica should be praised for staying in the ring so resourcefully and long.

At a book fair in Croatia recently, I heard critics from several countries agree that Aleksandar Tisma was the one: the modern Serbian writer who matters most. Born in the northern province of Vojvodina in 1924 to a Serbian father and a Hungarian Jewish mother, Tisma survived the Second World War and lived quietly in Novi Sad until resurgent nationalism drove him abroad in 1993. After several years he felt able to return home, where he died in 2003.

Tisma's fiction is obsessed with the traumas inflicted on people of mixed identity in his native country during war and occupation. His procedure or technique is fine-grained naturalism, measured and precise. Tisma's taste was formed as a teenager, poring over Thomas Mann and Proust; his narration - most notably in *The Use of Man* (1989; *Upotreba coveka*, 1976), his best novel, now reissued in Bernard Johnson's fine original translation - is omniscient, intimate, compelling, able to evoke the encounters of consciousness with the multifarious world, the cravings of appetite, cultural differences that gape under pressure,

conformism that turns lethal, the penalties of innocence, and the price of survival amid chaotic violence. Structural variety is unobtrusive, a matter of shifting viewpoints and unexpected chronology. The probity of his style lets Tisma join the few novelists who are entitled to take readers inside a concentration camp.

Novi Sad is itself in Tisma's work, "a small city at the crossroads of Pannonia and the Balkans" where Serbs, Hungarians, Jews and others live together and apart. It also stands for any plural community menaced and split by external force that exploits faultlines running through families, couples, individuals. "Everyone believed blindly in the universal validity of their own customs", we are told. Occasionally, though, Tisma pauses the plot and suspends the atmosphere of dread for a chapter of pure lyrical notation: "Peasant girls in wide, brightly embroidered skirts on market days. Regiments of bathers at the bus stop, coming from the Danube A wedding in front of the Town Hall ...".

Originally published in 1976, *The Use of Man* revolves around several families and four young people in particular: Vera Kroner, half-Jewish and half-German Catholic, who feels the tremors of disaster and almost escapes, then survives in the brothel of a concentration camp; Milinko, her idealistic boyfriend, who is terribly mutilated in battle; her brother Gerhard, seized by fascists; and Sredoje, the son of a Serbian nationalist, who finds that war gives his "capacity for sadistic fantasy" an outlet for expression. He and Vera later reunite, bound by shared losses that are all they have.

Tisma is fascinated by complicity and ambivalence. The characters are both abusers and abused, victims and perpetrators, receiving hurt and hurting others in patterns too intricate, too inexorably shaped by monstrous power, for moral judgement to make much sense. Or rather, such judgement is diffused in the novel's texture, where it belongs. Tisma's discretion may have had a less artistic source, too, for the language of moral judgement in communist Yugoslavia had been captured by politics. This is still the case in Serbia today, though the red star vanished from the national flag decades ago.

"Weihnachtsbaumbrand" is one of those wonderful German compound nouns, describing a tragic phenomenon: every year, due to the real candies used on Christmas trees in Germany, a number of "Christmas tree fires" occur. In the transit camp of Marienfelde, the setting for Julia Franck's novel *Lagerfeuer* (2003), which now appears in English as *West*, the trees don't have real candies - as Nelly Senff's engaging wise owl of a son points out. But the fire that closes the book is real enough. It is also a world away from the cosiness suggested by the novel's original German title, which translates as "Camp Fire".

Marienfelde Refugee Centre in Berlin can be visited today. The museum tells the story of the building's life during the Cold War, when it became a stopping place for East Germans and others from the Eastern Bloc granted an exit visa, sick patients seeking treatment, or escapees. The camp would become "home" for a matter of weeks, or far longer, depending on the stories told and how the CIA and secret services of the other Western occupying powers interpreted them.

Promises to stay

REBECCA K. MORRISON

Julia Franck

WEST
Translated by Anthea Bell
304pp. Harvill Secker. Paperback, £12.99.
978 1846 55505 3

Franck's bleak novel excels in the portrayal of the camp's oppressive no-man's-land atmosphere. Arrivals are no longer in the East, but nor are they entirely in the West. They exist in a world of food and washing powder coupons, second-hand clothes, paranoia, rumour and suspicion: "You know it's dangerous to make friends in the camp There are spies. State Security has been planting its people there for decades", John Byrd, a CIA man warns Nelly in a pay-by-the-hour hotel in West Berlin. It is one of the few moments of chosen intimacy in the novel, as opposed to the

forced proximity of communal living. Bunk beds, sticky-floored kitchens and draughty windows are the lot of inhabitants grown strange to themselves. The numb emotions and a desire to forget are well portrayed; here, excitement can be remembered but no longer felt, as the one-time political prisoner Hans Pischke notes - though Nelly momentarily stirs him, "reminded [him] of Czech fairy-tale princesses who promised to ... stay".

Franck paints a convincing if unremittingly grim portrait of the camp in the 1970s, which she herself experienced as a child. She uses four first-person narrators: Nelly Senff, a mother of two and scientist, whose partner, a Russian translator, is apparently dead; Hans, a long-term camp inhabitant; the Polish Krystyna Jablonoska (with her cantankerous father, in whom Nelly also ignites a spark of life), who has sold her cello to pay for her brother's medical treatment; and Byrd, a black American Vietnam veteran, increasingly

alienated from his tattoo artist wife, ambitious in his CIA career. The prose is deliberately spare, the glimmers of poetry saved for unexpected moments, such as during the shocking scene in which Nelly is subjected to the humiliation of a strip search. She lets her mind wander to her uncle's letters from California, and his description of the hummingbirds feeding: "They beat their wings so fast that you could see how quickly time passes". On the West side of the border, the interrogations continue, this time accompanied by Coca-Cola and American cigarettes. Nelly's children are acutely aware of the fragility of their situation, bullied at school where even handwriting is taught differently.

This is the third of Franck's novels to be published in Anthea Bell's translation - excellent as ever - and it coincides with a recent German film adaptation, as well as celebrations to mark the twenty-fifth anniversary of the fall of the Berlin Wall. It marks an interesting development in a young writer's career, and points the way to Franck's later novel *The Blind Side of the Heart* (2009), which, as *Die Mittagsherrin*, won the German Book Prize in 2007.